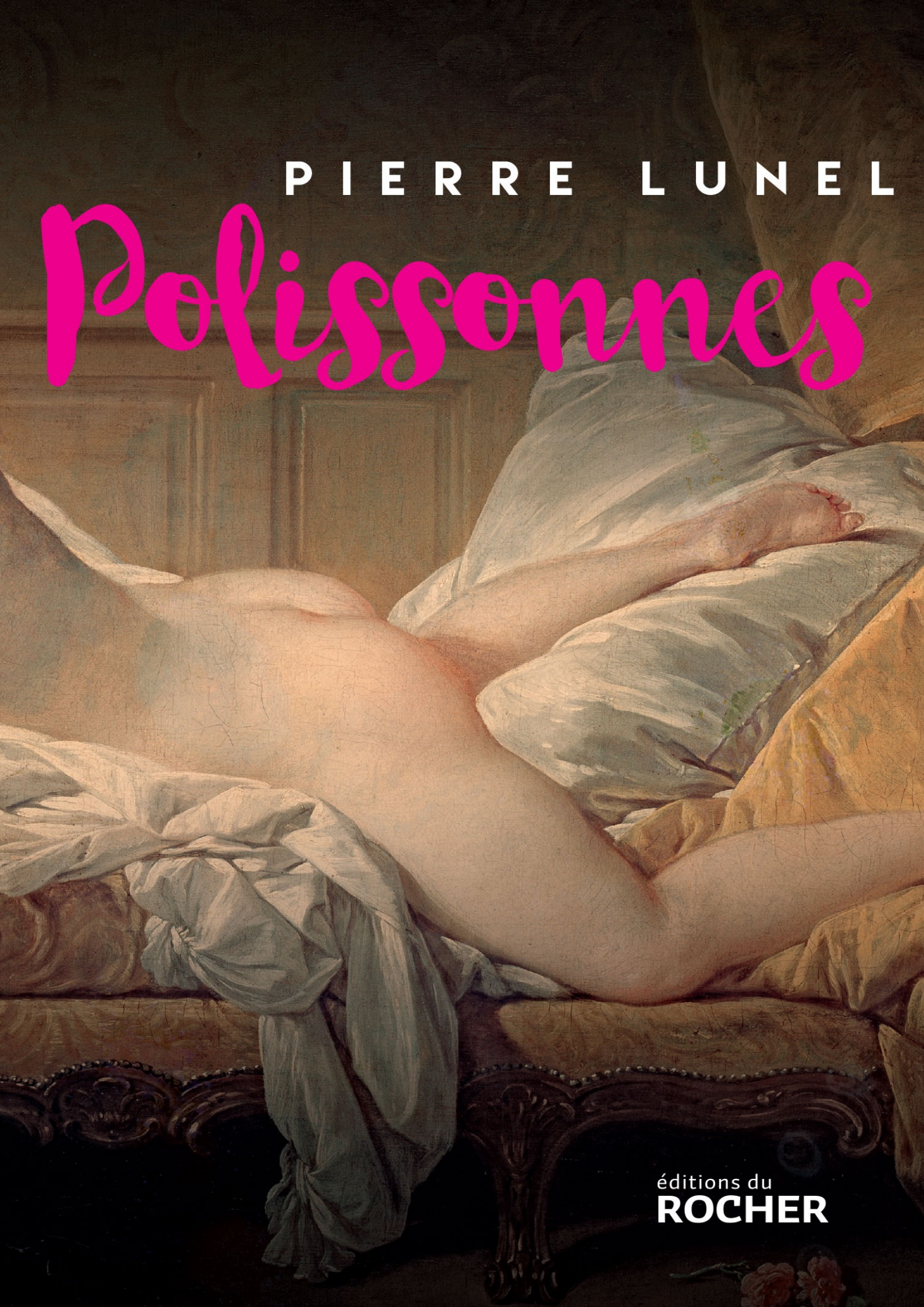


PIERRE LUNEL

Polissonnes



éditions du
ROCHER

Polissonnes

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

© **2016, Groupe Artège**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi – BP 521
98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-26808-467-1
ISBN epub : 978-2-26808-508-1

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'achever la petite. Il faut attendre. Encore attendre... »

L'aube pointe sur le palais d'Auguste qui domine le Palatin. Au-delà de la grande baie de la chambre, un merle, perché sur un citronnier du jardin, fait, à lui seul, un vacarme de volière. Julie soupire et caresse doucement du bout de l'index la joue de son compagnon de la nuit. Celui-ci se retourne en geignant comme un enfant qu'on veut envoyer à l'école. Elle n'attend rien de lui. L'amour n'a aucun rapport avec ces plaisirs furtifs, et dans sa vie, il n'y a plus de place pour l'amour, même si ces rencontres lui laissent un goût d'inachevé et d'amertume. Mais pourquoi devrait-elle être plus vertueuse que l'auteur des lois sur la vertu, son propre père, qui fornique en cachette avec des impubères ? Elle a l'impression de prendre une revanche sur ce père jadis aimé, qui l'a tant déçue. Ses partenaires désormais sont tous très jeunes et sa mésaventure avec Crispinus l'a instruite. Elle n'accepte dans son lit que ceux qui ne lui mentent pas, dont elle sent le trouble et la sincérité. Elle se contemple dans le lourd miroir de bronze de sa table de toilette. Les complimenteurs n'exagèrent pas. Elle a conservé en dépit des maternités, la fossette de sa joue gauche et l'éclat de sa jeunesse. Les années ont passé pourtant. Deux fillettes sont venues compléter la famille : Julilla et Agrippine. Auguste, lui, ne sait toujours rien des frasques de sa fille, qui se déroulent sous son propre toit. Il est trop préoccupé par la terrible nouvelle qu'il vient d'apprendre : Agrippa est mort sur le Danube ! Auguste en est chancelant. Agrippa était pour lui sa force, sans ce pilier combien de temps peut-il encore tenir ? Julie ressent à cette nouvelle un chagrin très violent. Quelle que soit sa conduite, elle éprouvait de la tendresse pour ce mari qui se montrait avec elle si délicat. Une vérité amère sera épargnée à Julie : quelques officiers d'Agrippa racontent à voix feutrée que leur chef a été

foudroyé peu après avoir brûlé une lettre venue de Rome. Elle contenait des accusations portant sur la conduite de son épouse...

Pour le plus vif plaisir de Livie, la mort d'Agrippa propulse au premier rang son fils Tibère. N'est-il pas le plus prestigieux général après Agrippa ? N'est-il pas aussi un grand bâtisseur ? Il a toutes les qualités pour succéder à Auguste. Seulement Livie sait qu'il lui manque encore quelque chose, sans quoi il ne sera jamais le premier : épouser Julie ! Livie se flatte maintenant de n'avoir rien dit à Auguste des débauches de sa fille. Elle peut encore servir. Julie vient juste de mettre au monde un quatrième enfant, un mâle qui est né les pieds devant, ce qui est mauvais signe. De cet Agrippa Postumus, ainsi qu'on l'appelle, Tibère n'aura pas grand-chose à craindre. Un parfum de bâtardise flottera toujours sur lui.

Si Livie se met en tête ce dessein de mariage, c'est qu'une jeune femme comme Julie, le plus beau parti de Rome, ne saurait rester longtemps veuve éplorée. Ils se pressent au portillon, ceux qui lorgnent un destin solaire. D'autant plus qu'Auguste convoite un de ces chevaliers, représentant la classe médiane à Rome, juste au-dessous des sénateurs, afin de les amadouer. Il n'est que temps, se dit alors Livie. La dame fait alors courir une rumeur aux abords des appartements de Julie, afin que celle-ci l'entende. Son père la destinerait à Crispinus ! Livie sait qu'avec ce nom, elle fera mouche. Depuis que Crispinus s'est montré lâche avec elle, Julie vomit jusqu'à son nom. C'est gagné ! Julie pousse des cris d'orfraie. Crispinus ? Jamais ! C'est alors que, sans attendre qu'elle se remette tout à fait, Livie rencontre sa belle-fille et lui parle de... Tibère. « Tibère ! se récrie Julie... Mais il est marié avec Vipsania, la fille de feu mon cher époux

Agrippa. Elle l'aime et il l'aime à la folie. Jamais il ne la quittera ! ». « Le bonheur n'est pas pour nous, les grands ! » rétorque aussitôt Livie avec un soupir. « Il faut savoir ruser, ma belle. Ton père s'est entiché de ce Crispinus. Il faut jeter de l'autre côté de la balance un poids si lourd qu'il la fera pencher. Sinon ma chère, sous peu tu seras dans le lit de Crispinus ! ». « Mais enfin, je n'aime pas Tibère... » proteste encore Julie. « Qui te parle d'aimer ? Il ne s'agit que d'un mariage ! »

Tibère est toujours terriblement impressionné devant Auguste. Mais cette fois, il l'est plus encore. Que veut Auguste ? Ce petit homme toujours malade le fait bégayer. Devant lui, il perd tous ses moyens ! Un jour, il le bat froid. Un autre, il le prend par l'épaule et bavarde avec lui comme avec un ami de toujours. Non, décidément, Tibère ne s'y fera jamais. Mais cette fois Tibère est à cent lieues de se douter de ce qui l'attend. « J'ai cinquante ans passés, lui dit Auguste. Agrippa est mort et enterré. D'un jour à l'autre, Rome peut avoir besoin de toi. Je vais t'adopter. Ainsi tu rentres dans ma famille et personne ne pourra contester ta légitimité ! »

Tibère bafouille :

« Mais tu as des petits-fils !

— Ils sont encore si petits ! Ils ont besoin d'un bras pour les protéger. Allons, n'insiste pas. D'ailleurs tu vas épouser Julie !

— Mais je suis marié et j'aime ma femme ! balbutie Tibère.

— Alors sacrifie ton amour à Rome ! Crois-moi, cela en vaut la peine, répond Auguste, un brin sarcastique.

— Et rassure-toi pour Vipsania. Je la traiterai comme ma propre fille !

— Personne ne nous séparera ! » rétorque Tibère d'une voix glacée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'a jamais eu en tête que Rome. Il a voulu donner l'impression d'aimer sa famille, il s'est montré pater jusqu'au bout, et pater affectionné, alors que seule Rome l'intéresse vraiment. Julie va même jusqu'à se dire que Livie, cette chatte à la voix de miel et au cœur glacé, a, au bout du compte, bien tenu son rôle d'épouse du maître du monde. Certes, c'est une empoisonneuse, elle a tué Marcellus, Lucius, Caius, d'autres sans doute pour faire place nette à Tibère, mais elle n'a agi que selon la loi impitoyable du plus fort. Elle a été à sa place dans ce festin de fauves. Julie, elle, a été d'abord et avant tout une femme libre, et c'est cette liberté qui l'a broyée.

Messaline la lubrique,
Agrippine la fatale... Une femme de trop
pour l'empereur Claude !

La famille d'Auguste, quelle famille ! À qui la comparer ? On hésite entre les Atrides et Dallas, selon que l'on penche pour les aïeux ou les contemporains. Tout le monde se déchire, et avec une froide élégance. On se sourit, le couteau entre les dents. Auguste le patriarche ne veut pas de conflits. Malgré cette volonté d'afficher l'entente cordiale, il ne parvient pas à gommer la férocité de la vie quotidienne. On a vu le sort advenu à ces deux femmes audacieuses et libres que sont Julie et Julilla. Il en est de même pour les autres. Les femmes et filles des Césars ont beau être de la famille régnante, le machisme romain ne leur offre pas une liberté supérieure à celle de leurs sœurs de la plèbe : elles doivent rester sous la botte des mâles ! Pour s'être rebellées, les deux Julie ont été punies... Mais leur histoire ne sert guère de leçon à celles qui les suivent. Ce serait considérer que la peur peut annihiler toute volonté de liberté. C'est ainsi que le roman des Julie ne s'achève pas avec leur disgrâce et leur mort. D'autres relèvent le défi et parmi elles deux créatures dont se sont emparés la littérature et le cinéma : Messaline la putain et Agrippine l'empoisonneuse. Cependant, elles sont bien plus que cela...

Julie a eu une fille qui s'appelle Agrippine et qu'on appelle « Agrippine l'Aînée » pour ne pas la confondre avec la fille de cette dernière, l'Agrippine mère de Néron. Cette Agrippine l'Aînée, côté caractère, ne tient pas que de sa mère Julie mais

aussi de son père Agrippa, l'ami d'Auguste. Matrone jusqu'au bout des ongles, elle ne possède pas le goût de la licence comme sa mère ou sa sœur aînée Julilla. Mariée à Germanicus, qui est le petit-fils de la fameuse Livie, elle aime ce dernier de toute son âme. Jamais elle n'aura le moindre écart de conduite. Agrippine l'Aînée est la femme d'un seul homme. Elle fait six enfants à Germanicus. Ce qui enchante la vieille Livie car celle-ci ne fait plus confiance à son fils Tibère devenu empereur pour donner des héritiers à la famille des Claude, la sienne... L'ennui, c'est que Germanicus est à peine devenu l'idole de Rome qu'il commet la maladresse de mourir. De blessure ? De poison ? On ne sait. À Rome, seul le mari compte. Son chéri mort, Agrippine l'Aînée a beau être la petite fille d'Auguste, elle n'est plus rien. Elle déclenche la haine, et, chez les Césars, cela signifie le meurtre. Parmi les six enfants, il se trouve trois filles. L'une de ces filles s'appelle Agrippine comme elle. Agrippine la Jeune. Comme ses frères et sœurs, elle grandit dans la terreur. La principale occupation au palais est de survivre...

Nous sommes en 20 après J.-C. et les affaires d'Agrippine commencent à mal tourner. Agrippine est insupportable. Toujours arrogante, soupe au lait, revendicatrice. Livie l'aïeule et Tibère n'en peuvent plus. À force de les prendre de haut, Agrippine finit par s'en faire des ennemis irréductibles. Ils ne peuvent plus la voir. Livie est maintenant une très vieille dame qui approche les quatre-vingts ans et la patience n'a jamais été son fort. Quant à Tibère, il a passé le plus clair de sa vie à avaler des couleuvres plus grosses les unes que les autres. Auguste ne l'a jamais aimé et n'a consenti à en faire son héritier que contraint et forcé. Et Julie a fait de lui le cocu le plus célèbre de Rome. Bougon, taciturne, misanthrope, à force de n'aimer rien ni personne, il a fini par se réfugier à Capri et a laissé les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

elle ne les paraît pas. L'Augusta a beau être une femme de tête, elle reste désirable et doit le demeurer car elle sait combien Claude aime la chair ferme. Elle passe des heures à sa toilette, s'abandonne entre les mains de sa coiffeuse, se fait oindre et masser. Sa peau est réputée pour être un modèle : blanche comme l'ivoire, ce qui est à la mode chez les riches. Seules les esclaves ont la peau mate. Le visage est un peu carré mais le nez est droit, superbe et lui fait un profil de statue grecque. Ses yeux sont grands et bleus et elle sait en user pour faire passer tous les sentiments. Une vraie comédienne. Elle a la bouche sensuelle de sa grand-mère Julie. Elle n'est pas très grande mais elle est merveilleusement proportionnée.

Intelligente, Agrippine ? Plus encore. Lucide, habile, rusée. Elle sait s'appuyer sur des fidèles, et autour d'elle, elle n'a que des êtres dévoués ! Pallas avec lequel elle n'a pas perdu certaines habitudes nocturnes est toujours là. Notamment quand Claude ronfle bruyamment. Elle a fait aussi rappeler d'exil Sénèque le philosophe. Un philosophe ardent en amour qui du temps de Messaline prenait du bon temps avec la petite sœur de Caligula et la cadette d'Agrippine, Livilla. Comme il est philosophe, il va s'occuper des études de Néron qui est un cancre. Comme il est beau, eh bien... Agrippine en fait son amant. Quand Sénèque est à la peine, car le meilleur amant du monde peut l'être, Agrippine convoque l'ami Vitellius. L'Augusta veut tout : le pouvoir et l'amour. Elle s'est toujours juré de ne jamais ressembler à Messaline... Cette pauvre petite qui ne voyait pas plus loin que son plaisir ! Elle est patiente. Elle attend. Croyez-vous qu'elle ferait empoisonner le petit Britannicus ? Pas du tout. Elle se montre souriante et tout sucre avec le garçon qui a dix ans. En revanche, elle fait le vide autour de lui. L'affranchi Narcisse est expédié sur un soupçon de

concussion. Bientôt il n'y aura plus grand-monde pour soutenir l'enfant. Même pas Claude. Il suffit de soupirs, de quelques sourires, d'allusions vipérines... Et hop ! Le bon Claude se persuade que Britannicus pourrait être un bâtard. Avec Messaline pour mère, hélas tout est possible ! Néron, lui, a douze ans en 50. Vite, il faut le fiancer à Octavie, la fille de Claude, elle a 9 ans, qu'importe ! Ce sera chose faite. Agrippine, qui ne recule devant rien, fait adopter Néron par Claude. De gendre, ce qui n'est pas si mal, il devient le fils, ce qui est encore mieux. À Rome, un adopté vaut un légitime. Claude n'y voit que du feu. « Après tout, le persuade-t-on, Britannicus est encore si jeune... » Entre-temps, Agrippine continue à faire le vide en éliminant celles et ceux qui pourraient lui faire de l'ombre. Elle ne supporte pas Lollia Paulina, qui est allée une nuit dans le lit de Caligula et a eu le culot de se mettre sur les rangs pour épouser Claude. Pour qui se prend-elle ? Elle est belle à mourir et riche à en crever. Agrippine laisse courir le bruit que Lollia a consulté des mages pour s'emparer de la couche de Claude. Cela est très grave. La belle Lollia y laissera sa fortune (qui lui sera confisquée) et en définitive sa jolie tête. Autre empêcheuse de tourner en rond : Domitia Lepida, la mère de Messaline, donc la grand-mère de Britannicus. Ce qui ne plaît guère à Agrippine. Mais de là à conspirer sa mort, il y a un grand pas... Qu'Agrippine franchit allégrement ! Accusée d'être une sorcière et d'avoir jeté des sorts contre Claude, et hop ! Le bourreau est convoqué ! De plus, cette maudite Lépidia avait réussi à se rendre sympathique à Néron. La liste d'Agrippine est longue, la belle Augusta aime faire place nette.

Bientôt cinq ans qu'Agrippine supporte Claude... Il a soixante-quatre ans et il n'arrive pas à mourir. C'est à n'y rien comprendre, avec toute cette mangeaille qu'il ingurgite ! Claude,

lui, continue de trouver qu'elle est de très bon conseil et qu'elle l'aide beaucoup dans les affaires de l'Empire. Agrippine désespère de le voir partir. Jusqu'à quand la plaisanterie va-t-elle durer ? Elle n'est pas devenue Augusta, comme Livie, pour trépasser avant lui, et laisser, qui sait, Britannicus, le fils de la putain, souffler sa place à Néron. D'ailleurs elle trouve Claude changé, aurait-il eu vent de ses infidélités ? On ne sait jamais, avec tous ces maudits affranchis qui ont du venin dans la bouche et qui racontent n'importe quoi à leur maître. Agrippine frémit... Et si Claude avait décidé de l'éliminer ? Après tout, il a bien fait trucider sa première femme Urgulanille et sa seconde, Messaline. Toujours pour la même raison, d'ailleurs stupide : il n'aime pas être cocu. D'autant qu'il est empereur et un empereur cocu, c'est comme un dieu qui deviendrait mortel. De plus Néron a dix-sept ans, l'âge de régner. Britannicus a déjà treize ans. L'enfant a poussé, il est temps. Agrippine s'en convainc : il lui faut agir avant que Claude n'agisse. Sinon les jeux sont faits : Néron ne sera jamais empereur et elle devra s'ouvrir les veines... Si près du but, non, ce n'est pas possible !

12 octobre 54. Palais de Claude sur le Palatin, heure du dîner. Claude s'est allongé sur son lit de festin. C'est son heure favorite, celle où l'on mange. On lui présente des champignons. Il en raffole depuis toujours. Depuis le temps de sa jeunesse quand il allait lui-même les cueillir dans les bois. Surtout les cèpes. Justement ce sont des cèpes... Une crainte vient troubler son cerveau, et s'ils étaient empoisonnés ? Il hausse les épaules et la dissipe aussitôt. D'autant plus qu'il voit Agrippine qui semble se régaler avec ces champignons. Ce qu'il ignore, c'est qu'Agrippine a payé cher Locuste – une empoisonneuse qui croupit en prison pour avoir tué un bon tiers du Sénat – afin qu'elle lui trouve un poison inconnu, rebelle à toutes les potions

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

proprement étrillé. York l'accuse de haute trahison. La pétulante Marguerite perd pied. Suffolk condamné à mort, elle commue sa peine, désespérée par le sort de celui qui la soutient le jour et l'égayé la nuit. Suffolk s'évade avec sa complicité. Peine perdue. Les gens du duc de York le rattrapent en pleine mer, le décapitent sur le pont du navire avec une épée rouillée et garnissent sa bouche de ses attributs virils. À cette nouvelle, Marguerite s'évanouit.

Trois ans plus tard, par un jour froid de janvier 1550, la plus belle des créatures de France n'est plus qu'un cadavre. Agnès, la charmante compagne de Charles VII, est passée de vie à trépas en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, victime d'une de ces fièvres qui s'emparent des accouchées et les mènent au tombeau. Elle a voulu faire un deuxième bâtard au roi. Mal lui en a pris. Elle voulait sans doute damer le pion à sa concurrente dans la couche royale, une certaine Antoinette de Maignelay, sa propre cousine. À l'annonce de la mort d'Agnès, Charles ne dit rien. Pourtant il est inconsolable. Il se sent comme mort. Avec Agnès le temps de l'amour s'achève. Il n'éprouvera plus ce sentiment et redevient spectateur de sa propre existence, exactement comme il l'était avant la venue d'Agnès. Il couche avec la Maignelay, mais le cœur n'y est plus. Demeure un mystère : Agnès Sorel a-t-elle été assassinée ? Et dans ce cas, qui l'a tuée ? À qui profite le crime ? Antoinette de Maignelay ? Pourquoi pas ? Elle est tombée dans la couche du roi trois mois avant la mort de sa cousine. Pour noyer le poisson, Charles lui a aussitôt trouvé un mari complaisant, un de ces hommes que le destin transforme en cocu parfait, en la personne de son chambellan André de Villequier. L'affaire a été rondement menée. En moins de six mois, Antoinette a fait danser le roi et épousé en grande pompe son amant déchu. Qui dit mieux ? Sauf

qu'il lui est impossible, Agnès vivante, de la supplanter. Si Charles doit choisir entre les deux, Antoinette passe à la trappe. La dame se serait-elle débarrassée de sa rivale ? Aurait-elle agi seule ? Ou bien lui aurait-on soufflé l'idée ? Et, dans ce cas, quel est l'inspireur du forfait ? Un nom vient aussitôt à l'esprit : celui de l'affreux dauphin Louis pour qui Agnès ne cesse d'être un obstacle. Un bonhomme sans aucun scrupule qui a jeté son dévolu sur Antoinette en lui faisant miroiter quelque récompense. De là à imaginer que la Maignelay compte aussi tuer à petit feu le vieillard à force contorsions, il n'y a qu'un pas. Après Agnès, le roi... Le roi est mort vive le roi ! Et le dauphin au nez en patate devient Louis XI. Sinon comment expliquer qu'après la mort d'Agnès, Antoinette soit allée jusqu'à soudoyer de très jeunes filles dont elle se fait la mère maquerelle et qu'elle fourre dans le lit du roi... Avec pareil sérail, Charles rattrape à force galipettes son retard sur son illustre cousin Philippe le Bon. Antoinette dotée d'un esprit de famille certain envoie même au charbon sa propre sœur et celle de son mari André de Villequier.

Charles a beau donner de sa personne au-delà du raisonnable, le cœur ne le lâche pas. Il est solide comme un roc et depuis le Dauphiné où il s'est exilé, le dauphin peste, il nourrit même des pensées assassines. Impavide, Charles continue de ferrailer au lit et au dehors. En 1453, la victoire de Castillon clôt la guerre de Cent Ans. Symbole d'une victoire totale, le vieux Talbot, qui avait fait pis que pendre aux Français depuis un demi-siècle, meurt sous son cheval, trois plus transpercé de coups de poignards que César. La gorge tranchée, une épée française ignominieusement enfoncée dans le cul, le visage coupé en deux et le crâne défoncé, son cadavre dérisoire est jeté en travers des ambitions anglaises.

L'annonce de la fin pathétique de son amant Suffolk a déstabilisé un tantinet la jolie Marguerite d'Anjou, mais elle n'est pas de celles qui se laissent abattre par le sort. Le cadavre de Suffolk est encore tiède qu'elle a déjà ouvert son lit au beau Somerset, un incapable qu'elle a le toupet de propulser connétable du royaume. « De quoi se mêle donc cette Française ? » grogne-t-on dans les rangs de la rose d'York. Croit-elle qu'elle pourra par la seule vertu de ses fesses faire la pluie et le beau temps dans le royaume des brumes ? La coupe est pleine. Il faut en finir. Richard d'York sonne la générale. D'émotion, Henri VI réussit la prouesse, certes épaulé par Somerset, de faire un enfant à la reine qu'on prénomme Édouard. C'est alors qu'épuisé par un effort dont il n'a pas l'habitude, il perd soudain la mémoire, ne se souvenant plus de rien ni de personne. Bref, il devient fou, comme Charles VI son grand-père français. Bientôt les affaires de Marguerite tournent au vinaigre puisque York taille en pièces Somerset et fait du piteux connétable de la chair à pâté. Marguerite trouve que la couleuvre est difficile à gober d'autant qu'il lui faut en avaler une autre : Richard d'York est conseiller du royaume. La rose blanche pavoise. Marguerite la joue fine. Elle embrasse York sur les deux joues tandis que dans son dos elle appelle à l'aide le roi de France. Comme l'aide tarde, elle prend son bambin Édouard par la main et file ventre à terre au pays de Galles. La maman d'Henri VI, Catherine de France a épousé en secondes noces Owen Tudor, un noble gallois. Catherine est morte, mais les Tudors, qui ont le sens de la famille, se rallient à la cause de Marguerite. Ces Gallois ne font bientôt qu'une bouchée de Richard d'York. Hélas Richard a un fils, Édouard, beau comme Apollon et féroce comme Attila. Il entre à Londres et se fait roi sous le nom d'Édouard IV. En 1461, la belle Marguerite n'a plus rien à offrir que son charme invaincu et son sourire ravageur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sillage des rois pour en grappiller les miettes sexuelles. La promesse du royal barbon de France a surpris Marie en plein ravissement amoureux. Elle regimbe au nom de sa passion pour Brandon mais celui-ci, partageux comme tous les cyniques, lui jure qu'il continuera de l'aimer mariée ou pas, et que l'âge du roi ne les menace en rien. Le premier Français qui est heureux d'accueillir la belle Marie n'est pas le roi de France, mais un noble anonyme qui la sauve de la noyade après le naufrage de son bateau et qui connaît le bonheur de prendre dans ses bras son corps rendu plus nu que nu par ses vêtements trempés. Veinard ! Louis XII, à peine la voit-il est conquis. Un corps fait au moule, avec juste ce qu'il faut de rondeurs, une peau nacrée, une figure d'un ovale parfait encadré de cheveux blonds, des lèvres faites pour embrasser et des yeux pour le rire et l'amour. Louis se retient in extremis de consommer les noces sur le champ, sous les yeux de François d'Angoulême qui assiste à la scène et qui prendrait bien sa part du festin.

Les noces expédiées le 9 octobre 1514, Louis se réveille le 10 avec une figure de jeune homme.

« J'ai fait des merveilles, cette nuit ! » confie-t-il un brin fanfaron.

Fanfaronnade de trop qui déclenche une crise de goutte, suivie d'une autre, puis d'une autre... Il est clair que Sa Majesté abuse de ses forces. La belle Marie est insatiable. Ce sont là des fantaisies terribles pour son dos et menaçantes pour son cœur. Il se dit qu'à ce rythme-là, il ne s'écoulera que peu de temps avant qu'il ne soit père... Ou mort !

À force de jouer au jeune homme, perclus de goutte et de

gravelle, Louis est devenu une épave. C'est alors que ce benêt de François d'Angoulême se présente au portillon. Le vieux, se dit-il, ne saurait combler la belle. Il faut pour ce faire épée plus affûtée qu'une dague ébréchée. À la veille de commettre le forfait – faire cocu un roi de France – Louise de Savoie qui a lu son dessein dans le regard brûlant de son fils, l'apostrophe :

« Seriez-vous fou ? Ne voyez-vous pas que cette femme qui est fine et rusée comme renarde veut vous attirer à elle afin que vous l'engrossiez ? Et, si elle vient à l'avoir, ce fils, vous voilà rester simple comte d'Angoulême et jamais roi de France ! »

N'ayant qu'une confiance limitée en son fils, Louise préfère dresser autour de Marie un cordon sanitaire composé de filles d'honneur et de servantes chargées de l'alerter dès que François se ferait pressant. Hélas, le danger vient toujours d'où on ne l'attend pas. Brandon, le duc de Suffolk vient d'arriver à Blois comme ambassadeur de sa très gracieuse Majesté Henri VIII. Marie a fait ce qu'il fallait et joué de la croupe pour y parvenir. Dès qu'elle aperçoit l'homme, Louise est aux cent coups ! Finaude, la guêpe ! Elle promène de jour en jour le regard sur Brandon et Marie. Eureka ! À voir leurs cernes sous les yeux, il ne faut pas être grand clerc pour deviner que ces deux-là ne jouent pas qu'au jeu de l'oie ensemble. Louise en est accablée... Et si Marie parvenait à se faire engrosser par Charles Brandon, c'en serait fait de leurs espérances, à elle et à son fils ! Elle cherche comment se sortir de ce guêpier, lorsque survient la nouvelle tant attendue : le roi de France, au bout du rouleau, vient d'expirer le soir du 1^{er} janvier 1515 à minuit. Son cœur l'a lâché, comme celui d'Attila, au bout d'une ultime estocade. Il n'a eu que le temps, le pauvre, de souffler à l'oreille de la panthère échevelée : « Mignonne, je vous donne ma mort pour

vos étrennes ! »

Louise pousse un soupir de soulagement. François, son chéri, est enfin roi. Enfin presque... Marie à force de faire l'amour avec Brandon ne serait-elle pas enceinte d'un rejeton qu'on attribuerait au feu roi et qui viendrait souffler in extremis le trône à son fils ? Un mauvais signe vient alarmer Louise : à l'annonce du trépas du roi, Marie est tout bonnement tombée dans les pommes. Comme il est peu vraisemblable que ce soit là le fruit du chagrin, cela peut révéler une grossesse... Fausse alarme ! En réalité, si Marie a perdu connaissance, c'est qu'elle sait ce qui l'attend en tant que veuve royale : six semaines de claustration dans une chambre éclairée de quelques rares chandelles. Pour elle qui ne déteste rien tant que l'obscurité, à l'exception de celle des alcôves, c'est cruel. Par-dessus le marché, Henri VIII, son cher frère, vient de lui signifier qu'elle ne rentrera en Angleterre qu'après avoir récupéré tout l'or et les bijoux offerts par Louis XII. Le goujat... En attendant, Louise et son fils mettent les bouchées doubles, expédient en deux jours les funérailles du feu roi et en un la fête du couronnement. Là-dessus, voilà que la veuve annonce sa grossesse et menace d'accoucher d'un héritier posthume, dont on doute qu'il puisse être l'œuvre du vieux roi. Mais comment le prouver ? Nouvelle angoisse de la mère et du fils... Quel est donc le maudit qui a cru bon d'épauler le vieillard défaillant ? Un coupable tout désigné : Suffolk évidemment. Encore qu'avec la fringale de Marie, on puisse s'attendre à tout, au pire même ! À ce que le père soit un écuyer, un palefrenier en chaleur ou François lui-même. Avec ce diable de garçon, sait-on jamais ? Par bonheur l'alerte s'achève par une fausse couche. Louise reprend des couleurs. Et Marie boude...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Marie soupe avec Rizzio après avoir célébré Venus jusqu'à l'épuisement quand survient Darnley flanqué d'un certain Ruthven, une brute au faciès de sanglier... Marie n'a pas le temps de dire ouf qu'un coup de pistolet arrache la moitié du crâne du gnome et que Ruthven, tirant la dague, se met à le saigner comme un porc. « Darnley paiera pour ce forfait ! » se jure Marie. En attendant elle se fait mielleuse, caresse la joue du « roi », lui offre ses lèvres... Mais à la nuit tombée, elle s'évade et rejoint des troupes fidèles. Le sort de Darnley est scellé.

Marie vient de dénicher un certain Bothwell, un lord qui tient plus du pirate que de l'aristocrate. Il devient son bras droit avant de lui offrir le reste. Les deux fourbissent leur plan. Avec un troisième larron, ce Jacques Stuart qui, chassé par la porte est revenu par la fenêtre. Inutile de se hâter. Darnley est seul et devenu aussi transparent qu'un palefrenier. Une loque, une chiffe molle qui vide bouteille sur bouteille. Plus personne ne lui parle, en dehors des bouffons et des putains. Entre deux vins, le sixième sens de l'ivrogne l'a-t-il averti de la curée ? Il court se planquer à Glasgow chez son père le comte de Lennox. D'autant plus prestement qu'affligé de petite vérole à cause de son commerce avec les professionnelles, il veut cacher ses boutons. Marie l'y laisse moisir quelque temps car elle donne priorité à l'amour qu'elle pratique avec Bothwell. James comte de Bothwell n'est pas qu'une brute sanguinaire. Il avait déjà fait briller au lit les derniers feux de Marie de Guise, la mère, avant d'encanailler la fille. Darnley ? Il le tient pour un vulgaire bouffon qu'il aurait sur-le-champ expédié sans sourciller si Marie ne lui prenait pas tout son temps. Bothwell tue comme il respire. Plutôt court sur pattes, il a la musculature saillante, un cou de taureau et un visage couturé sur lequel seul un œil paraît vivant. L'autre, victime d'un coup de dague, ne voit plus depuis

longtemps. Il fait l'amour comme une brute, peu soucieux de roucoulades et de caresses, mais très endurant. Elle sort de ces danses comblée. Et qui se douterait un instant que le monstre parle français, grec et latin et trousse à ses heures des vers délicats ?

Marie est allée chercher Darnley à Glasgow. Pour mieux le soigner, dit-elle. Darnley, pustuleux et fiévreux, la suit dans sa litière secouée de cahots. Elle lui a choisi pour sa convalescence un charmant cottage proche d'Holyrood, appelé Kirk o'Field. Là, on installe Darnley au premier étage pourvu d'un bain pour soigner ses pustules. Marie dort au rez-de-chaussée et distrait son époux de parties de cartes et de dîners intimes. Le dimanche 9 février, on retrouvera Darnley et son valet étranglés au fond du jardin. L'assassinat est évidemment signé Bothwell mais Marie claironne que les coupables, inconnus, se sont évanouis. Catherine de France et Élisabeth d'Angleterre réclament vengeance pour Darnley. On ne tue pas un roi, même fantoche... Bothwell ne se sent plus de joie. Il veut épouser Marie et le clame. Marie, elle, l'a dans la peau. Les lords écossais versatiles et jaloux de Bothwell se mettent à pleurer sur Darnley des larmes de crocodile. Les amants maléfiques, eux, s'adonnent à leur activité principale... Bothwell se voit déjà roi. Le 15 mars, trois mois après l'assassinat de Darnley, le couple convole en justes noces lors d'une cérémonie célébrée dans une atmosphère de mort par un pasteur protestant requis de s'exécuter sous la menace d'une dague.

Bientôt c'est la curée... Les lords écossais qui la plupart du temps se détestent cordialement, sont unis cette fois comme les doigts de la main. Marie, qui a senti le vent tourner, décampe nuitamment d'Édimbourg pour se terrer à Borthwick dont elle

s'évade déguisée en homme pour rejoindre Bothwell au château de Dumbar. Las ! On la cueille en rase campagne... Tout le monde est contre elle. Les lords comme le peuple. Elle est la garce de l'histoire et Darnley est un martyr. « Brûlez la salope ! » C'est la plus avenante des injures entendues sur le chemin qui la ramène à Édimbourg. On l'enferme à double tour dans un château perdu au milieu d'un lac sous la garde d'une certaine Lady Douglas qui n'est autre que la propre mère de son demi-frère Jacques Stuart qui, à nouveau, tire les ficelles. Qu'est devenu Bothwell ? L'oiseau s'est envolé. Volatilisé. Réfugié sur la côte du nord, il s'est enfui sur une barque pourrie et c'est un miracle qu'il échappe à la tempête. Recueilli par un bateau Danois, il se retrouve à Copenhague traîné en justice par une charmante Danoise qui se plaint qu'il l'ait jadis engrossée avant de déguerpir sans laisser de traces. L'Écosse réclame le monstre à cor et à cri. Que nenni ! Les Danois n'ont que faire des menaces écossaises. Bothwell y gagne de troquer une décapitation en bonne et due forme contre un cachot humide. On pourrait le croire soulagé. C'est le contraire... L'animal n'a pas été bâti pour s'en aller croupir dans un cul de basse-fosse. Il est fait pour la chasse et la bataille. Au bout de dix ans de vermine et de gamelle, ce drogué de grand air et de courses sauvages n'aura pas d'autre recours que se tuer. Il n'a pas de dague, pas d'épée. Qu'à cela ne tienne, il se jette la tête la première contre les murs de sa prison. Quand il sera raide mort, son corps momifié ira décorer pendant quatre siècles l'église voisine. Marie le pleure-t-elle ? Point du tout. La frivole n'a que faire de la nostalgie. Cela fait belle lurette qu'elle l'a oublié. Marie Stuart est restée patiemment dans son trou puis, le 26 juillet 1567, elle abdique en faveur de son fils le petit Jacques issu de ses amours avec Darnley. Survient alors le miracle... On la détestait, voilà qu'on l'aime. Captive, elle réussit maintenant à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mazarin n'a pas bougé d'un iota. Plus cinglé encore qu'à l'ordinaire, bigot jusqu'à plus soif, il émascule les statues, saccage les nus des prestigieuses collections que feu l'oncle Jules avait mis tant de patience à voler. Louis XIV effaré de tous ces sacrilèges enjoint à Colbert d'y mettre le holà et charge un exempt de veiller jour et nuit sur le fou.

À peine arrivée, il faut faire à Hortense amende honorable. Elle se heurte à un mur. Le duc est trop vexé pour entendre la contrition de la dame. C'est l'impasse... Colbert qui couve Hortense du regard s'interpose et lui fait promettre de se retirer à l'abbaye des Lys près de Paris en échange du pardon du mari. La coquine promet de rester sage et de prier. Les bonnes sœurs qui craignent le pire à l'annonce de l'arrivée de la trublionne en tombent des nues : Hortense semble vouloir gagner le ciel par le plus court chemin. Le duc a beau seriner les histoires les plus horribles sur sa femme, on le tient pour fâcheux. Louis XIV, excédé de tout ce tapage, finit par convoquer la pécheresse :

« Dites-moi, Madame, ce que vous désirez en toute franchise. Si c'est de retourner en Italie, je vous ferai tenir une pension de vingt-quatre mille francs mais, pour ma part je vous conseille de rester à votre mari et de vous montrer sage. Naturellement si ses caresses vous sont odieuses, vous n'aurez pas à les souffrir. »

Hortense n'hésite pas une seconde à reprendre sa liberté. Pour l'avoir trop goûtée, il lui semble impossible désormais de s'en défaire. Plutôt vivre avec la pension que de risquer quelque mauvais coup avec le fou... Ainsi la plus riche héritière d'Europe qui avait reçu vingt-cinq millions de l'oncle Jules décide de vivre chichement pour rester elle-même. N'est-ce pas

là la preuve du plus grand des caractères ? Le 25 février 1671, elle quitte Paris accompagnée de l'inévitable Philippe qui vient de laisser choir sa toute jeune épouse, trop timorée à son goût. Le vaurien a un besoin vital des amours extrêmes comme sa sœur les lui prodigue. Hortense ne reverra jamais plus son mari.

Le retour vers l'Italie des deux libertins s'apparente à leur premier voyage. Six mois pour s'encanailler et accomplir moult galipettes dans les voitures et les auberges. Philippe et Hortense ne se lassent pas l'un de l'autre. Arrivés à Rome, ils s'avisent que Marie a bien meublé son temps avec le chevalier de Lorraine. Lorraine est beau comme un dieu en surface et pourri jusqu'au tréfonds. Ce démon a su faire de Marie une esclave d'alcôve, elle ne jure plus que par lui. Hortense survenant, Marie consent à se lever pour se donner avec elle à une vie de Sardanapale. Chasses, bals, opéras, baignades dans le Tibre... et amour. Surtout de l'amour. À vingt-cinq ans, rayonnante comme jamais, débarrassée du grincheux, Hortense se livre à ce qu'elle sait faire le mieux. Elle est retombée dans les bras du comte de Marsan tout en accordant des friandises à des hôtes de passage. À force de se donner férocement à Lorraine, Marie finit par concevoir une sorte de dégoût pour le connétable Colonna son mari qui a la balourdise de se montrer jaloux. Elle s'en ouvre à Hortense. Que faire ? L'empoisonner ? C'est dangereux. Fuir ? Hortense opte pour cette solution qui lui avait si bien réussi. Elle l'accompagnera... Lorraine ne voulant pas s'en mêler, elles se débrouilleront seules. Hortense, on le sait, adore se déguiser. Le 29 mai 1672, deux sœurs habillées en hommes prennent le large en compagnie de la servante qui n'a pas froid aux yeux : l'irremplaçable Nanon. Leur intention est de gagner la côte et d'affréter une barque. Il y a hélas loin de la coupe aux lèvres. Au bout de deux nuits passées dans l'humidité des bois, Marie se

décourage. Hortense qui en a vu d'autres, la tient à bout de bras. Elles parviennent à la mer et finissent par dénicher une barque à l'abandon. Celle-ci tient le coup. Hortense la pilote en personne telle une femme pirate qui navigue le nez dans les étoiles. On débarque à la Ciotat. De là, elles vont remonter sur Paris au milieu de mille dangers. Colonna a dépêché des spadassins à leurs trousses. Le duc Mazarin, informé, a dépêché le sien, un nommé Polastron. Une véritable chasse à la femme... Hortense évite tous les dangers. Elles parviennent à Grenoble où elles font bamboche avec Philippe qui les a rejointes. Il leur faut maintenant se séparer. Marie ira à Paris. Hortense à Chambéry. Elle a prévu de s'y reposer. À Dieu ne plaise ! C'est une vie aventureuse qui l'attend...

Le 20 août 1672, la voici donc au château ducal de Chambéry accueillie par le duc de Savoie Charles-Emmanuel II, un ancien soupirant qui n'a d'yeux que pour elle. Certes il est marié, mais qu'importe ! Fondre sur pareille proie vaut bien d'affronter le courroux d'une épouse. Mais Hortense fait la moue. Pourquoi accorder des remerciements en nature à un bienfaiteur trop bien élevé ? Elle a depuis belle lurette pris goût aux forbans et le désir ne vient pas quand le galant se montre gentilhomme. De toute façon, elle est éreintée, elle se repose de sa vie haletante. Pas pour longtemps... La rumeur court bientôt que la plus grande aventurière du siècle vient de jeter là son ancre. Et aussitôt, les invitations en tous genres de pleuvoir... Chasses, bals, promenades... Mais Hortense est inquiète. Que mijote donc son cocu de mari ? Le roi s'est défaussé sur lui du soin de payer la pension à la fuyarde. Or il traîne des pieds et laisse entendre que l'argent sera versé quand elle aura regagné un couvent ou le Palais Mazarin. Reprendre vie commune avec le fou à lier ? Cela, jamais. Plutôt mourir. Pendant ce temps,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

spectacle que de voir cette superbe fille en compagnie de ce cul-de-jatte qui se déplace en chaise à roulettes, jure comme un tonnelier et fréquente les maquereaux et les putains de préférence aux gens honnêtes. Scarron s'amourache de Françoise et même l'aime à sa manière. L'homme au ressentiment universel est capable d'aimer. Dieu seul sait comment il fera, mais il parvient à lui faire l'amour, et même jusqu'à plus soif ! Lui qui pensait devoir la déniaiser du fait de son jeune âge est surpris de constater que c'est chose faite. On lui prête six amants avant de devenir Madame Scarron. Peut-être est-ce trop... Quoi qu'il en soit, Françoise n'a pas attendu son mariage pour danser la bourrée. Ce qui ne semble pas troubler outre mesure le mari. À un mauvais plaisant qui, un jour, lui demande : « Pouvez-vous exercer mariage ? » le gnome rétorque, sarcastique : « C'est l'affaire de Madame et de moi ! » Et il ajoute : « Je ne lui ferai pas de sottises, mais je lui en apprendrai ! » Suffisance de moitié d'homme ou réelle perversité ?

Faute d'identifier avec certitude les six amants pré-nuptiaux de la belle Scarron, on doit se contenter de l'un d'eux passé à la postérité. Il s'agit d'un certain Fadio Lamorinière. L'animal a vingt ans. Fils d'un marchand de Nantes, il se prétend étudiant pour faire plaisir à son père. En réalité, il court la gueuse. Le hasard le met en présence de la belle d'Aubigné. Voilà que cette proie est d'un autre fumet que les semi putains qu'il fréquente d'ordinaire. Il veut relever le défi. Françoise habite alors à Paris chez sa tante. Le culot du garçon est insensé. Il se fait louer par la tante une petite chambre mansardée dans l'immeuble où habite la vieille. Ainsi est-il sûr de tomber sur Françoise... Ce qui survient, évidemment ! Françoise s'ennuie mortellement et le drôle est bien joli. Par-dessus le marché, il ment divinement. Il

lui glisse, au détour de la conversation, que son père est richissime. Quand on se trouve aussi démunie que l'est Françoise, un ami riche peut aider... Elle voit en lui un ami. Lui voit en elle une conquête. Un mois plus tard, elle se donne à lui. Cela fait un moment que la chose lui manque. Les deux tourtereaux roucoulent des mois durant. Fadio se révèle un amant doué et tendre. Elle est heureuse quand soudain, il lui annonce tout de go qu'il doit la quitter. Sa mère, malade gravement, l'appelle à son chevet. Elle pleure toutes les larmes de son corps. Il lui crie son amour, l'assure qu'il lui écrira chaque jour que Dieu fait. Mais les jours passent... Pas la moindre lettre. Rien. Les semaines s'écoulaient, puis les mois. Rien. Françoise sait maintenant qu'elle a été bernée. L'amour chez elle a fait place à la haine. Si elle avait ce forban devant elle, elle le tuerait. Soudain arrive Scarron qui lui propose le mariage. Elle accepte. Que peut-elle faire d'autre ?

Un beau jour, arrive un valet. Scarron l'emploie à condition que sa femme en soit d'accord. Quand Françoise le voit, elle manque de s'évanouir. C'est Fadio sous les oripeaux de valet ! La veille elle lui aurait arraché les yeux. Aujourd'hui, elle fond. Il l'assure de tout son amour. C'est pour la revoir qu'il s'est déguisé en valet. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la belle devient adultère sous le toit conjugal. Hélas, Fadio se lasse. Françoise a beau se montrer insatiable et d'une imagination diabolique, il redevient ce qu'il n'a cessé d'être : un escroc. Peu à peu, il la délaisse et repart s'encanailler avec les putains de bas étage. Scarron sait-il qu'il est cocu ? Sans doute, mais que faire ? A-t-il les moyens, lui le cul-de-jatte, de se trouver une autre Françoise ? C'est peu probable. Alors il ferme les yeux sur ses fredaines. Après tout, il se sent heureux, même cocu, d'avoir à ses côtés une épouse pleine d'esprit. Fadio

disparu, le couple ouvre salon. Y afflue la fine fleur de la noblesse mêlée à des courtisanes de haut vol car Scarron, à demi impuissant, ne peut se passer de turpitudes. Chez les Scarron, c'est vivant, libertin, passionnant, à cent lieues des salons des Précieuses où l'on s'ennuie à mourir. Ici, tout au contraire, on est sûr de trouver chaussure à son pied, car le salon regorge de beautés et on y conte fleurette avec beaucoup d'esprit et les sens en éveil. Françoise en est la reine et ne compte plus ses soupirants. On lui compte bientôt une demi-douzaine d'amants, dont le vicomte Charles de Beuvron qui n'est pas la personne la plus illustre des soirées chez les Scarron – que pèse-t-il à côté de Turenne, du comte d'Estrées et du cardinal de Retz ? Mais de tous, il est le plus jeune et le plus beau. Françoise est folle des beaux hommes. Désormais, pour elle, il n'est plus question d'étudiants, mais de nobles et, si possible, à la particule d'argent. Depuis la déconvenue avec Fadio, Madame Scarron n'aime guère l'idée de se faire gamahucher sous le toit conjugal. Dans la société fine, s'il est de bon ton pour une épouse de prendre amant afin de se trouver sur un pied d'égalité avec le mari qui lui-même, prend ses aises, en revanche la discrétion s'impose. Pour s'en assurer, il est parfois besoin de complices. Françoise en a une toute trouvée : Ninon de Lenclos. La charmante adepte de l'horizontale prend de l'âge mais les mâles de la haute société passent tous dans son salon pour y trouver gibier à leur goût. À la belle saison, il est certes plaisant de s'envoyer en l'air dans les futaies et sur l'herbe folle, mais l'hiver... Voilà une saison peu propice aux amours champêtres. Ninon y pourvoit alors dans son petit hôtel de la rue des Tournelles à Paris. C'est là dans la « chambre jaune » ainsi dénommée pour sa couleur tournesol que Françoise et de Beuvron auront leurs dialogues intimes. Ainsi la charmante se partage-t-elle entre les soins à donner à l'infirmes qui geint à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme son père avec salon attendant pour les orgies privées. Devant leurs portes, les amants et les gredines font la queue, attendant de se produire. Philippe les glane un peu partout, dans les palais, les hôtels particuliers, les bordels et même les couvents. Et quand il en manque à l'appel, il complète avec les filles de la rue, pourvu qu'elles soient jeunes et jolies. Il les fait même parfois acheter à leurs mères. Philippe possède une qualité rare : il est le moins jaloux des hommes. D'ailleurs que lui importe d'être cocu puisque son cheptel compte des têtes à foison. Tout le monde a le droit et même le devoir de jouir. Richelieu l'a entendu et compris. C'est que le diable est un professionnel de la chasse à la femme. Grand, bien découplé, portant beau, l'œil vif et la lippe gourmande, le descendant dévoyé du grand cardinal court, tel un fripon, va de succès en succès. Non content de traquer les bonnes fortunes dans ses chasses privées, il braconne aussi sur les terres des autres et le régent paie son écot. Conquis par les yeux verts et les fesses sculpturales de la Parabère, il lui fait chanter des chansons de sa composition où ni Dieu ni la Vierge n'ont guère de place. Parabère sera aimée vingt-quatre heures avant d'être remerciée. C'est le temps que Richelieu a coutume d'offrir. Elle ne lui en fait pas grief. Elle-même n'aime guère la constance. Prêtée par le régent, elle ne veut pas se donner davantage. Soudain arrive à la charmante un heureux événement, ce qui la rend perplexe, car s'il importe peu de savoir qui est le père, en revanche il est un M. de Parabère qui ne couche plus avec sa femme à qui il convient de faire passer la pilule. Par chance, Parabère est un ivrogne qui ne dessoule pas. On décide donc de le porter un soir ivre mort dans le lit de la belle et de lui dire le lendemain qu'échauffé par le vin il a cédé à ses charmes. M. de Parabère aura le bon goût de décéder avant, ce qui dispensera les complices de pousser aussi loin le bouchon.

À mener cette vie de barreau de chaise, Philippe commence de voir sa santé fléchir et sa mère qui veille au grain le persuade de se mettre au régime. Bonne résolution qui ne dure guère car à vivre ainsi en bonne santé, Philippe risque fort de mourir d'ennui. La Parabère s'étant mise en jachère le temps d'accoucher, la Sabran est revenue en force. Congédiée un jour, en état de grâce le lendemain, la diablesse se tient à l'affût et fournit à son amant la chair fraîche dont il a besoin pour survivre. Hélas pour elle, il a la Parabère dans la peau, probablement à cause de talents dont elle seule connaît le secret. Même Richelieu qui aurait pu être blasé par cette musique dont il connaît les notes par cœur en est époustouflé. Bientôt, elle est à nouveau disponible pour les nuits du régent. Elle rejoint la table du festin, les roués « historiques », les vieux compagnons d'orgie comme Canillac, Nancre, d'Effiat et les « roués » plus frais comme le duc de Noailles ou La Fare. Richelieu vient à ces soirées quand il n'a pas mieux à faire. Quant à l'abbé Dubois, il n'en rate pas une... Chez les dames, on trouve les « permanentes », la Sabran et la Parabère en tête avec les Gesvres, Flavacourt, Brossay et les « occasionnelles » comme les semi mondaines les sœurs Souris ou la Le Roy. La couronne de reine de l'orgie décore le front de la duchesse de Berry et Madame de Mouchy est sa demoiselle d'honneur. Le petit souper a pour décor un coin du Palais Royal dont les portes sont gardées par quarante hercules autorisés vers la fin de la nuit à consommer les miettes. Les fêtards portent des noms d'emprunt. On s'appelle le Bouillon, Braquemardus, l'Escarpin, la Caillette, l'Aloyau, Joufflote, la Gigot... Tout le monde se met aux fourneaux et on se sert soi-même car il n'y a pas de serviteurs, discrétion oblige... Le champagne coule à grand goulot. Les femmes sont vêtues de déshabillés transparents, de robes ultra-légères. En mangeant, on fait preuve d'un esprit

étincelant. On raille Versailles surnommée « l'antiquaille » et la religion bien sûr. Les plus beaux danseurs et danseuses de l'Opéra participent aux agapes, tous nus, cela va de soi. Enfin les lumières s'éteignent et la coquinerie commence... Il n'y a plus d'amant, plus de maîtresse. Chacun appartient à tout le monde et vice versa. L'orgie bat son plein.

Philippe gouverne à sa façon, en donnant l'impression qu'il ne gouverne pas. Trop intelligent pour mêler sa vie publique et privée. Le seul à le suivre dans l'exercice des activités diurnes et nocturnes est cette fripouille d'abbé Dubois, son âme damnée, rusé comme une fouine à laquelle d'ailleurs, par son museau, il ressemble. Le duc et la duchesse du Maine haïssent Philippe qu'ils accusent de leur avoir volé la régence. Surtout la duchesse qui est la sœur de sa femme. Cette authentique harpie tient chez elle à Sceaux une cour rutilante, dressée pour dire pis que pendre du Palais Royal. Philippe sourit et sévit rarement. De temps à autre, il fronce le sourcil et envoie à la Bastille quelques fâcheux pour y tenir table ouverte et recevoir des putains. Comme Voltaire qui y fait un séjour délicieux pour avoir traité de Messaline la duchesse de Berry, ce qui pourtant lui va comme un gant. À force de jouir, soudain, Philippe se lasse. Il a le sang épais et la tête qui lui tourne, l'esprit brumeux et la bouche pâteuse. Il décrète qu'il n'y aura plus de petits soupers... Quelle déconfiture ! Seul Saint Simon son ami de toujours trouve la décision opportune. Il aime Philippe. Mais les autres... les profiteurs, les jouisseurs, les vicieux, les fainéants ? Un jour, c'est madame de Tencin qui lui apporte sur un plateau un remède de sa façon, une splendide Circassienne de vingt-quatre ans qui répond au joli nom d'Aïssié. Priée de décongestionner Philippe, elle se dérobe et repart comme elle est venue, vierge et pure. La Tencin manque de s'évanouir. Pendant ce temps, rien ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus où donner de la tête et... du reste. Comme il ne sait rien refuser, aux principales, s'ajoutent la danseuse Dupré, la chanteuse Duclos, la comédienne Émilie et la fille de joie la Fillon. Cinquante-trois maîtresses à devoir satisfaire... Quel bonheur, se dit Philippe d'être de temps à autre cocu et combien cela le soulage ! Comment tout seul, sans Dubois, Richelieu et autres bons amis, pourrait-il tenir le coup ?

Des mariages espagnols se préparent. Louis XV doit épouser l'infante et la quatrième fille de Philippe, Melle de Montpensier, va convoler avec le prince des Asturies héritier du trône d'Espagne. Pauvre prince ! La Montpensier a la frimousse mignonne mais le caractère effroyable. Pour se distraire de ces projets terriblement ennuyeux, Philippe ne snobe pas les petits soupers. Bien au contraire, l'orgie qui n'est plus simple délassément se fait institution, règle souveraine d'un royaume décadent.

« C'est Sodome et Gomorrhe ! » hurle la Palatine qui pourtant n'est pas prude.

Et comme son fils la prie de venir plus souvent en son palais, elle lâche ce mot historique : « Le Palais Royal, mon fils, pue le pissat à n'y pouvoir tenir ! »

Si sa mère maintenant l'abandonne, alors à quoi bon vivre ? Il n'a même plus pour se consoler la visite hebdomadaire chez l'une de ses filles, abbesse de Chelles. Quand celle-ci se montrait féconde en extravagances, donnait des soupers fins en présence de jeunes gens fort peu vêtus et à la cambrure leste, passe encore... Mais soudain qu'arrive-t-il ? Voilà que l'abbesse s'abîme en contrition, déclare préparer sa mort prochaine et

vouloir ériger son tombeau. Quelle calamité ! La plus folle des femmes devenue sinistre comme la pluie... c'est à n'y rien comprendre. Alors Philippe s'adonne à la mangeaille. À force de souper gras et de descendre des bouteilles de vin, son cerveau se ramollit comme une éponge. Mais il continue de fuir les médecins. Au chirurgien qui le poursuit de sa lancette pour lui décongestionner le sang, il crie : « Va te faire foutre ! » Bref Philippe commence à se sentir las de tout, du vin, de la gaudriole, et même de gouverner. Il se sent vidé et sans ressort. S'il en est un autre en revanche qui n'est fatigué de rien, c'est bien l'infâme Dubois. À près de soixante-dix ans, la fouine, insatiable, en veut toujours davantage. À peine est-il devenu cardinal qu'il veut être principal ministre. Rien de moins. S'en débarrasser ? Impossible... L'animal détient trop de secrets et Philippe est trop fatigué pour lui résister. Principal ministre il sera donc. Là-dessus arrive le moment de sacrer Louis XV et tout ce beau monde se transporte à Reims, roués et maîtresses au grand complet et même une petite dernière qui se nomme Melle Levesque. Comme elle n'occupe que deux nuits la couche du régent, on a tôt fait de la surnommer : « Melle Levesque du sacre ». Louis XV sacré, la Palatine estime enfin qu'elle peut mourir. Liselotte, de son petit nom, a soixante et onze ans et jusqu'alors elle a résisté à l'idée de mourir et n'a cessé de dire aux curés qui commencent à piaffer comme des charognards : « Mourir, messieurs, est la dernière sottise qu'on puisse faire, plus on recule mieux cela vaut... ». Désormais Liselotte accepte à la condition que les médecins lui fichent la paix : « Vous êtes tous des charlatans... Décampez ! », leur hurle-t-elle depuis le fond de son lit. Elle finit par s'éteindre tranquillement comme une bougie qui se consume en délivrant ce dernier message : « Je meurs contente... mon fils a rompu avec ses maîtresses ! ». Faut-il que Philippe soit un fieffé menteur pour avoir persuadé sa

mère d'une pareille sottise...

Le 15 février 1723, Louis XV atteint l'âge de sa majorité royale. Treize ans. Philippe pousse un soupir de soulagement. Dubois, lui, redouble d'agitation. La fouine rêve-t-elle de demeurer principal ministre du roi après l'avoir été du régent ? C'est bien probable. Philippe a beau avoir promis à sa mère mourante de se tenir sage, la nature lui revient au galop. Aidée par les suppôts de Satan qui veillent au grain, telle la Sabran mère maquerele patentée et pourvoyeuse de chair fraîche. Justement elle vient de livrer à Philippe sa propre nièce Melle Houel, une recrue de seize ans qu'elle a sortie du couvent pour cet office. Couvent ou pas, la gamine possède des dons de famille qu'elle a sans doute hérités de la tante et délivre au régent un message à l'horizontale dont il ressort bouleversé. On aurait pu croire Philippe blasé après tant d'épectases... Il ne le sera jamais vraiment. Toujours frais. Toujours disponible pour l'émotion. Dubois, lui, ne fait plus l'amour. Ce n'est pas parce qu'il est cardinal. Mais il a choisi d'user ses dernières forces de vieillard dans une fringale d'autorité. À ce régime, rien d'étonnant à ce qu'il soit pris soudain d'un flux de ventre qui l'amène en peu de temps au seuil du tombeau. Il s'est mis à blasphémer, s'est confessé tant bien que mal et est mort sans avoir pu obtenir l'extrême onction réservée aux cardinaux. De toute façon, ces précautions étaient bien inutiles tant Dubois devait obligatoirement passer par la case Enfer avant d'espérer trouver la porte du Purgatoire. La petite Houel a mis tout son talent pour durer, elle, dans le lit du régent. Peine perdue. Un beau matin, excédé, il a chassé la petite putain et sa mère maquerele par un retentissant : « Allez au diable ! »

Philippe d'Orléans vient de faire quarante-neuf ans et il se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas, hélas, la mort d'approcher. En 1804, Dermid, son unique enfant, meurt. Elle en est bouleversée. Heureusement le couronnement du frère occupe alors tous les esprits et soulève des questions d'étiquette en apparence insurmontables : ni Pauline, ni aucune de ses sœurs n'acceptera de porter la traîne du manteau de Joséphine. Même Napoléon n'y peut rien. Il lui faudra décréter que les princesses la « soutiendront » seulement tandis qu'elles auront chacune derrière elles un chambellan porte-queue pour la leur ! C'est à mourir de rire... Si elles savaient, toutes ces Bonaparte qui haïssent Joséphine que le sort de celle-ci est scellé, et que Napoléon a déjà décidé de divorcer d'elle pour avoir le fils qu'elle ne peut pas lui donner... Elles exploseraient de joie, mais elles ne le savent pas. Pas encore... Des fâcheux racontent même que Pauline durant la cérémonie aurait tiré sur la traîne pour faire chuter son ennemie. Pourtant, imagine-t-on Pauline qui, à défaut de culture, dispose d'un solide bon sens, s'attirer les foudres de son frère au moment même où comme les autres membres du clan, elle devient altesse impériale ? La petite sauvageonne pauvre qui jouait nue dans les vagues d'Ajaccio est devenue par la faveur de Napoléon altesse. À vingt-quatre ans, la plus jeune de toute la famille. Tout le monde est ravi, à l'exception de Létizia qui ne se fera jamais à l'idée de n'être appelée que « Madame Mère » ! Désormais Pauline Borghèse possède une maison nombreuse dans son hôtel de Charost rue du Faubourg Saint Honoré ; toute une kyrielle de valets, de chambellans et de femmes de chambre parmi lesquels un noir « le nègre Paul », un souvenir des Antilles. Elle ne confierait à personne d'autre le soin de lui verser de l'eau sur son corps tandis qu'elle se baigne ! Telle est Pauline, délicieusement impudique. « Ce Paul te voit nue ? », lui demande une de ses amies. « Et alors, un nègre n'est pas un homme ? » lui répond-elle. Pauline se montre d'ailleurs gentille

avec Paul comme avec toutes ses servantes. Le seul qui ait droit à sa mauvaise humeur, c'est son mari Camillo. Pour elle, un homme, fut-ce un mari, incompetent au lit, ne mérite aucun respect. Depuis le fiasco, ils font chambre à part et elle réfléchit à une solution pour se sortir de ce guêpier. Napoléon ne tolère en effet chez la femme ni le divorce ni évidemment l'adultère. Plus encore depuis qu'il se fait appeler « sire ». Comme elle ne peut quitter Camillo, il lui faudra bien le tromper, puisque l'appel des sens chez elle est toujours aussi exigeant. Mais le tromper dans la discrétion... Napoléon veille et, par sa police, se tient informé au jour le jour des faits et gestes de ses sœurs ; de sa personne tout spécialement... Mais il se trouve que Napoléon a un faible pour Pauline. S'il connaît ses débordements, il connaît aussi son bon cœur. Quand Pauline le supplie, les yeux dans les yeux, d'envoyer son mari quelque part, ce qui veut dire loin d'elle afin qu'elle soit tranquille, il n'insiste pas. Il ne sait pas lui dire non. Et le lendemain Camillo Borghèse, pourvu d'un commandement, lui débarrasse le plancher.

Arrive 1805, l'année du soleil d'Austerlitz. Le sommet du règne. Jamais le clan Bonaparte n'a été porté aussi haut. Frères et sœurs, même les incapables, sont rois et reines. Tous... Sauf elle, Pauline. Princesse Borghèse, elle ne règne sur rien. Ce n'est pas la minable principauté de Guastalla, un trou perdu de la haute Italie que Napoléon lui donne en 1806 qui va la satisfaire. Guastalla ? Personne ne sait où ça se trouve... Même pas l'empereur. Alors Pauline hausse les épaules et part en cure. Elle a toujours raffolé des cures et des villes d'eau, poussée par une double nécessité : la quête d'amants et sa santé.

Il est bien connu que les cures ont toujours été un moment propice aux amours passagères. Et combien cela est plus discret

qu'à Paris ! Si tant est que la discrétion existe pour une altesse impériale. Voilà Pauline à Plombières ! À l'hôtel de Charost à Paris, ses amours ont été furtives. Mais ici elle rencontre l'un des hommes qui comptera le plus dans sa vie agitée. Auguste Comte de Forbin a vingt-neuf ans, une belle mise, des yeux caressants, un air doux et timide, ce qui ne trompe pas l'observatrice. La jeune panthère est dotée d'un sixième sens : elle flaire l'amant de prestige... Forbin n'a rien à faire en cure. Aussi peu malade qu'on peut l'être, il vient seulement séduire en prenant les eaux. Il ne fait rien, comme il sied à un membre d'une famille d'Ancien Régime. Enfin, il peint et il écrit des poèmes bien tournés. Pauline n'en demande pas tant. Elle fait l'amour le jour, la nuit. Elle est insatiable. Cela tombe bien car lui aussi. Quand ils se séparent, elle le prie de venir la rejoindre à Paris. Ce qu'il fait, comme chambellan. Napoléon, averti, ferme les yeux. Commence alors un temps de folie, un tourbillon de fêtes et d'amour. Pauline s'affiche avec lui, le couvre de cadeaux, éponge ses dettes. Puis, soudain, sans que rien ne l'ait laissé présager, elle s'effondre. Fièvre, douleurs dans le bas ventre. Un tableau clinique si inquiétant qu'on fait venir à la hâte à son chevet le plus grand gynécologue de l'époque, le docteur Hallé. Celui-ci est formel : ou Pauline change de mode de vie, ou le mal s'aggraverait... Pauline a connu l'amour très jeune, et son premier amant, Fréron, était syphilitique. Après lui, elle s'est lancée à corps perdu dans la débauche du Directoire. Ardente, comme tous les Bonaparte, comme son père, comme ses frères, elle a collectionné les amants. Pauline est nymphomane et a besoin de jouir en permanence. Peut-être sa syphilis y est-elle pour quelque chose... Il n'y a alors pour tout remède qu'une formation morale afin de modérer ses pulsions... Madame Mère, avertie par le gynécologue, lui demande de se séparer de Forbin qui doit avoir une part de responsabilité,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

propagande, rien n'équivaudrait à la venue de l'ex-impératrice. Ce qu'il ignore, c'est que sa jeune épouse, la mère de son fils, redevenue archiduchesse d'Autriche, a alors bien d'autres chats à fouetter. En particulier en compagnie de son nouvel amant Neipperg.

Marie-Louise ne viendra pas. Napoléon partage beaucoup de choses intimes avec sa sœur mais il en est une qu'il garde pour lui, c'est la décision qu'il a prise en son for intérieur de regagner la France. Cependant Pauline aura adouci son exil comme personne ; mieux même que ses maîtresses n'auront pu le faire.

Personne alors ne peut imaginer que l'aigle déchu veuille reprendre son vol. Parmi ses proches, certains pensent qu'il veut s'exiler en Amérique. C'est là la plus grande audace qu'on lui prête. S'il l'avait informée de ses desseins, quelle aurait été l'attitude de Pauline ? Aurait-elle été de l'avis de Drouot, le seul auquel il se confie et qui tente de le dissuader de risquer l'aventure ? C'est peu probable. Elle croit trop au génie de son frère pour envisager une seule seconde qu'il puisse échouer. Quand il lui annonce son départ, elle se contente de pleurer en l'embrassant. Elle vient de remettre à Drouot pour son frère un collier de diamants de 500 000 francs en lui disant : « Tenez, l'Empereur peut en avoir besoin. Veillez bien sur lui ». En ce dimanche 26 février, alors qu'il fait déjà nuit noire, debout à la proue du brick « l'Inconstant », Napoléon vogue vers son destin... Au petit matin du 27, Campbell s'est précipité chez Pauline, hurlant : « Votre frère a manqué à sa parole... » Elle se sent menacée et, dans la nuit du 3 mars, elle s'évade à son tour de l'île en felouque pour atteindre Viareggio sur la côte italienne. À deux pas d'une propriété de sa sœur Elisa, elle se croit en sécurité. Guère longtemps ! Elle apprend qu'Elisa vient

d'être arrêtée en compagnie de son mari et incarcérée en Autriche. Que faire ? Reste Rome où Lucien Bonaparte qui a l'oreille du Saint Père saura la protéger. Trop tard ! Elle est arrêtée à son tour à Campignano. De crainte d'être déportée, en Autriche – qui sait ! – elle se déclare malade. Une vieille habitude qui n'a jamais quitté Pauline... Les nouvelles de Paris arrivent jusque-là : Napoléon à la tête d'une armée, est en route pour le nord. Les puissances coalisées n'ont pas accepté son retour. Bientôt, c'est le coup de grâce : l'Aigle est écrasé à Waterloo. Il est embarqué sur un vaisseau anglais à destination de Sainte Hélène... Pauline se trouve mal et reste des jours durant sans parler à personne. Sortie de sa prostration, elle n'a qu'une idée en tête : rejoindre son frère. Encore faut-il que l'autorisation vienne de Londres... Son ex-amant Metternich pourrait peut-être lui arranger cela ? Comme à son habitude, Pauline se leurre sur la gratitude de ceux qui l'ont aimée. Pire, pas un homme, parmi ceux qui l'ont connue, « toda », ne souhaite avouer qu'il a été l'amant de la sœur du général Bonaparte ! Pas un, Duchamp excepté ! Miraculé de Waterloo, blessé mais rétabli, il écrit une douce lettre à Pauline. Elle en est émue aux larmes. Parmi le régiment d'amants qui l'ont tenue entre leurs bras, un seul lui avoue son amour ! Elle parvient à quitter Campignano et arrive à Rome le 15 octobre, le jour même où Napoléon met le pied sur le quai de Sainte Hélène. Connivence des destins...

Le cardinal Fesch a accueilli Pauline dans son palais Falconieri. Au rez-de-chaussée est Madame Mère. Pauline, occupe le premier. Elle essaie de faire venir Duchamp. Impossible, celui-ci vient d'être arrêté comme bonapartiste. Soudain, Pauline, qui semblait l'avoir oublié, se souvient qu'elle est princesse Borghèse et qu'elle est mariée. Ne pourrait-

elle pas rejoindre son mari et couler des jours sinon heureux, du moins paisibles à ses côtés ? Quelle candeur ! On la prévient que Camillo Borghèse vit désormais à Florence et file le parfait amour avec sa superbe cousine la duchesse Lante della Rovere... une dénommée Margarita. Le prince est amoureux fou. Inutile d'espérer quoi que ce soit ! Cependant Pauline n'a jamais perdu l'habitude des défis ; devant une rivale, une Bonaparte ne recule jamais. L'ennui pour elle, c'est que Camillo ne l'entend pas ainsi. Obligé de rester courtois durant le règne de Napoléon avec cette sœur qui a fait de lui le plus illustre cocu de l'Empire, le prince Borghèse soudain s'énerve, l'envoie paître et lui intime de ne jamais plus remettre les pieds au palais Borghèse. Heureusement le pape Pie VII, qui aurait pourtant eu les meilleures raisons du monde de détester l'engeance Bonaparte, à cause du traitement humiliant infligé au moment du sacre de l'Empereur, pratique la charité chrétienne et se met à défendre bec et ongles le clan. Lucien qui est bien en cour au Vatican plaide la cause de sa sœur, appuyé par Mgr Cunéo, un petit corse de rien du tout, mais malin comme un singe. Bref, le pape ordonne à Camillo de reprendre sa femme avec lui. Camillo traîne des pieds mais, suprême élégance, ne fait en rien allusion à ses cornes de cerf, peut-être est-ce pour qu'on ne fasse pas allusion à sa quasi impuissance... Pauline gagne la joute et entre à nouveau en jouissance de toutes les propriétés de Borghèse et y ajoute, avec une coquette somme de dédommagement, une villa superbe à Rome, baptisée villa Paolina. Pauline redevient elle-même, fait la noce, reçoit tout ce que la ville éternelle compte de particules sans oublier les Anglais, qui ne sont pas les derniers à se presser autour d'elle. Jamais, depuis que l'Aigle se meurt à petit feu dans son île lointaine, le nom de Bonaparte n'a eu autant la cote en Angleterre. La fine fleur des lords se presse villa Paolina : Holland, Devonshire, Jersey, Douglas et quelques

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'obéissance que représente le mariage bourgeois. Telle n'est pas la jeunesse de Tanne. Elle est née ambitieuse et libre comme une de ces lionnes africaines qu'elle aimera tant. Enfant rêveuse, elle tient plus de son père Wilhelm que de sa mère Ingeborg. En apparence tout au moins, car on trouve chez sa mère la même opiniâtreté dont elle fera preuve plus tard. Ainsi Ingeborg a-t-elle épousé contre la volonté unanime des siens, Wilhelm Dinesen, poète et aventurier insaisissable. Wilhelm ayant perdu sa première femme dans la fleur de l'âge, il pensait que le seul amour qui vaille est l'amour impossible. Il y avait du romantisme désespéré en lui, une âme à la Hölderlin. En 1870, il s'engage dans les rangs de l'armée française et, après la défaite, s'embarque pour l'Amérique, terre de tous les possibles et de tous les excès. Wilhelm Dinesen devient un trappeur tête brûlée capable de braver tous les dangers comme de vivre des émotions uniques en compagnie des tribus indiennes. De retour au Danemark à trente-cinq ans, il se pose enfin, installe sa ferme et épouse Ingeborg. C'est un mariage d'amour. Avec lui, Ingeborg est sûre de vivre l'aventure par procuration. Car de la folie, Wilhelm en a à revendre. Mais Wilhelm est fait pour les grands espaces. Sûrement pas pour le petit Danemark ni pour le mariage avec une femme à l'éducation étriquée. Il s'ennuie. Par chance, il se reconnaît en l'un de ses enfants, une petite fille différente et téméraire.

Tanne adore ce père merveilleux. Il la berce d'histoires d'indiens, de coups de feu, et de grands sentiments. Avec lui, elle se sent à des années-lumière de la banalité de sa vie quotidienne de petite fille victorienne. Wilhelm ne tient pas en place. Un jour à Paris, un jour en Autriche, un jour en Italie... Quand il revient au bercail, c'est muni d'un grand havresac de récits extraordinaires qui transportent Tanne. Puis soudain,

survient un grand silence. Le capitaine Wilhelm Dinesen meurt. Il s'est pendu. Comme s'il voulait échapper à une malédiction tenace ou à l'ombre de celui qu'il a été et qu'il n'est plus. Un grand silence et un grand chagrin. Tanne ne s'en remettra jamais vraiment, et l'amour sera toujours comme l'écume de la mer que l'on tient dans le creux de la main et qui ne dure qu'un instant. Wilhelm parti, la famille ne lui apparaît plus que comme un cocon sans saveur. Étouffant et pire encore, laissant s'échapper comme une odeur de mort. L'adolescence de Tanne se déroule dans cette pensée du père qui n'est plus. En 1903, alors qu'elle n'a que seize ans, preuve de son esprit original et aventureux, elle s'inscrit à l'Académie royale des beaux-arts de Copenhague, se passionne pour l'art et la littérature et se met à flirter. En ce temps-là, il est extrêmement audacieux de flirter pour une fille de seize ans. Tanne s'en fiche. Etienne, Vidur, Cecil et d'autres forgent la sensualité de l'adolescente précoce. Certes on ne fait pas l'amour, transgression inviolable, mais c'est tout comme. Et une jeune fille qui ose ce qu'ose Tanne Dinesen n'est pas loin d'être considérée comme une dévergondée. Ce qui interdit alors à Tanne d'aller jusqu'à l'acte réside sans doute dans l'intensité qu'elle met dans ses flirts, ce qui la dispense probablement d'aller chercher ce qu'elle a déjà trouvé en songe.

Quelques années plus tard, alors qu'elle a quitté l'Académie, Tanne se lie avec de jeunes aristocrates viveurs et désenchantés parmi lesquels ses propres cousins suédois Hans et Bror Blixen. Les Blixen sont deux jumeaux qui ont été élevés comme des garçons de la plus haute noblesse peuvent l'être, c'est-à-dire sans la moindre concession à la morale. Les Blixen sont vicieux, coureurs, buveurs et charmants. L'un et l'autre sont follement attirants, mais Tanne incline d'emblée vers Hans. Quoi qu'il en soit, ils dégagent un magnétisme, ils semblent n'avoir

peur de rien et transpirent l'animalité. Ils ne lisent pas, n'étudient pas et ne se consacrent qu'à la chasse, toutes les chasses : celle des grands fauves comme celle des filles. Hans est brillant quoique assez inculte. Bror est une force de la nature, au visage carré et sauvage mais qui soudain s'éclaire d'un sourire renversant. Bror est plus petit, plus râblé que Hans. Nul doute que la sauvagerie de Bror effraie Tanne. Bientôt elle tombe follement amoureuse de Hans mais celui-ci se dérobe. Elle est terriblement attirante mais sans doute la trouve-t-elle trop cultivée, trop bas bleu. Tanne n'abandonne pas le désir qu'elle a de s'en faire aimer. Elle persiste contre toute évidence. Têtue comme une mule. Tant qu'elle ne chasse pas de sa tête l'idée de séduire Hans Blixen, elle repousse tous ceux qui s'aventurent à la conquérir. Tanne n'aime pas à moitié. L'amour pour elle n'est pas distraction, il est une quête d'absolu. Dans cette passion qu'elle éprouve pour Hans, elle est prête à se consumer. Et elle se consume d'ailleurs. La dépression la guette. Toute sa vie sera ainsi. L'exaltation puis la dépression... Cet amour déçu la rend si malade qu'elle n'aura bientôt pas d'autre solution pour s'en sortir que de quitter le Danemark et de s'enfuir à Paris. Là, elle se noie dans des flirts avec de séduisants garçons mais qui ne parviennent pas à lui faire oublier Hans Blixen.

Tanne a maintenant vingt-cinq ans. Elle est jolie à croquer, porte des tenues fluides, des chapeaux à larges bords et se maquille à outrance. Sa silhouette très fine qui fait songer à celle d'une danseuse attire tous les regards. Sa voix est troublante, voilée, légèrement traînante et un brin affectée. On la croirait volontiers snob, ce qu'elle n'est pas. Au contraire, elle est simple et vive. Mais elle est aussi extravagante et pour rien au monde, elle ne se priverait de poser. Elle veut être la seule, l'unique vers laquelle convergent tous les regards : ceux des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Marlène, une Lily d'amour à l'étoile de vison...

Elle est née Magdalene Dietrich mais se fera appeler Marlène, ce qui paraît sonner mieux à l'oreille de celle qui a pris l'habitude de farder la vérité pour s'inventer une légende. Elle n'aura jamais le moindre scrupule à maquiller l'histoire. Surtout la sienne. De son papa qui n'est qu'un petit flic de l'Allemagne impériale, elle ne parle jamais. De sa mère Joséphine, bien davantage car cette héritière d'artisans, femme de poigne et de devoir, lui semble bien plus digne d'intérêt. Marlène a une sœur Liesel qui ne fera pas grand-chose de sa vie et un oncle Willi qui se passionne pour le cinéma, alors à ses débuts. Nous sommes à l'orée du XX^e siècle puisque Marlène est née en 1901. Petite, elle est déjà jolie comme un cœur, mais on voit sur les photos de l'époque une ombre de tristesse dans le regard qui ne la quittera jamais. Sensible aussi, comme en témoignent ses carnets qu'elle noircit fidèlement dès ses douze ans. L'enfance et l'adolescence de Marlène seront musicales, elle apprend à chanter, à jouer du violon et un peu du piano. De la guerre de 14, elle s'en souviendra plus tard comme du moment où elle devient orpheline : Louis Dietrich meurt au front, bientôt remplacé dans le lit de Joséphine par un certain Eduard, le meilleur ami de son père. Puis Eduard meurt lui aussi. C'est là le tribut à payer à la plus sale des guerres. Joséphine pleure un bon coup et se remet à ses affaires. Doublement veuve, il n'est pas question de se laisser aller quand on a deux jeunes filles à charge. Et puis, se laisser aller... Ce n'est pas vraiment le style de la maison. Marlène a seize ans, de la tristesse en elle mais aussi de

l'enthousiasme à revendre et un besoin de plaire. Et elle plaît, aux hommes comme aux femmes. Charnelle, elle vit des émois sans frontière, pour les garçons autant que pour les filles. Marlène a la chair ardente et ses goûts sont indifférenciés. Elle brûle du feu qui brûlait les romantiques allemands. Il en est ainsi quand on aime Goethe, Schiller et Rilke. Et elle les aime à la folie. À dix-huit ans, elle aime encore davantage les garçons. Enfin ceux qui restent car beaucoup sont morts dans les tranchées. Les rouges menacent la république toute neuve qui ne voit pas venir sur son flanc droit des chemises brunes autrement plus inquiétantes. Hitler, dans son coin, attend son heure. Joséphine hérite de l'affaire familiale de filature à la mort de sa mère. Marlène, insouciant, se donne au violon, un peu... et à son premier amant, son professeur, intensément. Le regard de cet amant, c'est celui de tous les hommes qu'elle croise. Marlène sait déjà le magnétisme qu'elle exerce sur eux.

Les années vingt sont celles de toutes les folies en Allemagne. Particulièrement à Berlin. Marlène est trop gracieuse, avec le regard trop bleu, trop envoûtant, ses jambes sont trop fuselées, sa taille trop fine pour qu'elle se consacre au violon. Quand on est doté d'un pareil minois et d'un corps affolant, il faut les montrer et s'en servir. Il ne s'agit pas seulement d'en faire cadeau à des garçons de passage. Il faut les offrir au monde entier. Justement, il est un art naissant... Il s'appelle le cinéma. L'oncle Willi pousse Marlène et convainc Joséphine à moitié. Mais comme celle-ci ne sait pas dire non à son frère, l'affaire est bientôt dans le sac. Pour acquérir de l'expérience, Marlène commence par le cabaret. Chanter et danser, avec les jambes qu'elle a, c'est un coup de maître... D'autant plus que Berlin fait la fête. Plus la rue s'enflamme, plus le mark s'effondre sous les coups de l'inflation, plus la

ville jouit. Le champagne coule à flot, on fait l'amour pour oublier, entre hommes et femmes, entre hommes, entre femmes. Rien ne semble interdit. C'est toujours ainsi quand l'apocalypse menace. Marlène passe par le théâtre et ce n'est pas pour ses cuisses ou pour ses lèvres qu'on l'embauche, mais pour sa voix. Une voix sourde, chaude, voilée. Une voix qui vous fait tressaillir. Marlène se donne sans compter. Pour l'instant plus au théâtre qu'aux hommes qui meurent à ses pieds. Elle les enjôle, les couve de son regard sensuel mais l'amour s'arrête au flirt. Pour l'instant, Marlène au lit préfère les femmes comme la jeune journaliste Gerda Huber.

Au cinéma, c'est William Dieterle qui la découvre. Les metteurs en scène d'alors la trouvent un peu ronde, un peu poupine, pas assez « fatale ». Tous sauf un. Dieterle a saisi la fascination trouble qui émane d'elle. Une graine de star. Mais on n'en est pas encore là. Elle court les castings. Ce jour-là, avec un petit chien tenu en laisse, elle se présente devant l'agent recruteur de beaux minois pour « La tragédie de l'amour », tout un programme... L'agent s'appelle Rudi Siebert. Il est jeune et beau, mais il est fiancé à la fille de son producteur. Qu'à cela ne tienne... Troublé, fasciné par ce regard bleu étrange qui exprime, à volonté, tous les sentiments, il tombe amoureux, plante sa fiancée et épouse Marlène quasiment sur le champ le 17 mai 1923. Inutile de préciser que le rôle lui passe sous le nez. Mais Marlène s'en fiche, car elle est amoureuse... Une amoureuse très spéciale car si elle aime Rudi, en revanche faire l'amour avec lui ne lui dit rien. Un petit bébé naît des premières et seules étreintes : Maria. Ce sera son seul enfant. À les voir amoureux, fêtards, complices durant les soirées folles du Berlin des années vingt, qui parierait que ces deux-là ne sont plus amants ? Ils sont devenus amis. Indéfectibles. Privilégiés. Mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1992. L'Ange bleu repose désormais en terre allemande. Sa terre.

Simone de Beauvoir, icône d'amour du Flore...

Parmi les couples emblématiques du siècle dernier, Jean Paul Sartre et Simone de Beauvoir occupent une place à part. Nombreux sont les amants célèbres dans le monde de l'art et de la littérature : Aragon et Elsa, Dali et Gala, Éluard et Nusch, Bacall et Bogart, Hepburn et Tracy, Burton et Taylor... Aucun n'est peut-être aussi fascinant que celui formé une vie durant par le grand philosophe petit et laid et la romancière de la cause des femmes.

Tout commence par la naissance le 21 juin 1905 d'un bambin unique, qui a pour grand-père maternel le propre frère du grand Albert Schweitzer, le docteur de Lambaréné, Prix Nobel de la paix, et par la naissance le 9 janvier 1908 dans la famille Beauvoir d'une petite Simone. Les parents Beauvoir s'adorent quoique Georges le père, un avocat, soit un fieffé polisson. Les deux enfants grandissent chacun de leur côté : Jean-Paul, orphelin dès son plus jeune âge, mais couvé par sa mère ; Simone entre son père et sa mère et Hélène, surnommée « poupette » sa petite sœur. Enfants précoces, la passion des livres emporte très tôt Simone et Jean Paul dans des mondes imaginaires. Une seule différence entre eux, l'enfant Sartre ne pratique aucun sport. Il n'en pratiquera jamais. Simone, elle, est active et l'été est toujours à bicyclette sur les chemins de la maison de campagne du Limousin. Beaucoup plus grave pour Sartre, alors qu'il a huit ans, son grand-père Schweitzer demande au coiffeur de lui couper les cheveux très courts pour

qu'il ait l'air d'un garçon. C'est un drame, sans ses jolies bouclettes, Jean-Paul découvre soudain qu'il est laid. Il louche, sa peau est couverte de boutons, il a le visage ingrat. Au même âge, Simone aussi connaît un drame : Georges de Beauvoir son père a fait une crise cardiaque en 1916. Ramené du front, il s'est adonné au théâtre sans grand succès. Il est aigri. Pire, coureur invétéré et bel homme, il a commencé de délaisser sa femme qui l'adore. Madame de Beauvoir, malheureuse, cesse d'être gentille avec ses filles, la cadette surtout. C'est alors que Simone se met à couvrir Hélène « Poupette ». Sartre, de son côté, connaît les affres de l'adolescence. Lui qui rêve d'être un héros, un chevalier sans peur et sans reproche, se découvre avorton. Il est minuscule, gringalet et laid. Il va lui falloir s'y faire. C'est par l'intelligence qu'il relève le défi. Sur ce terrain-là, il est inégalable. Il a commencé d'écrire. Il écrit prodigieusement vite. Il est comme Mozart dont les notes lui tombaient du ciel. Sartre est un jeune prodige. Très vite, il a Normale Sup en ligne de mire. Il doit en passer par la prépa Henri IV. C'est enfin l'occasion de se mesurer à d'autres, de jouir de sa supériorité, même s'il est toujours aussi solitaire. Et même encore davantage quand sa mère, cette jeune veuve, semble l'abandonner pour se remarier. Ce second mari, celui qui lui vole sa mère, il ne l'acceptera jamais.

Pour Simone de Beauvoir, c'est différent. Son adolescence est celle d'une jeune fille rangée. En ce temps-là où il n'est guère d'autre espérance de bonheur qu'un bon mariage, Simone grandit. Il y a un brin de révolte en elle qui peine à se manifester encore. Elle est brillante, et la supériorité de l'homme sur le terrain des études, elle ne l'accepte pas. Au nom de quoi devrait-elle s'incliner devant le mâle si elle est meilleure que lui ? Une seule voie lui semble de nature à lui offrir cette liberté à laquelle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

désespérée d'échouer dans sa quête du bonheur. Sartre s'est mis à boire de plus en plus. Sa santé est mauvaise. Ses « femmes » se déchirent sous son nez. Il lui faut leur prouver par des actes qu'il continue de les aimer. Mais, à soixante ans passés, le corps ne suit plus. Il peine à faire l'amour. Il est sur tous les fronts. Sa gloire est au zénith en 1968. Lui s'engage dans la cause de Mao. Beauvoir lui emboîte le pas tout en traînant des pieds. Au maoïsme, elle préfère le féminisme. À la cause du peuple, celle des femmes. En 1971, la bagarre pour l'avortement l'accapare et elle est à l'origine du fameux « manifeste des 343 salopes ». Beauvoir publie *La Vieillesse* et Sartre son *Idiot de la famille*, le premier tome de la biographie monumentale qu'il consacre à Flaubert. Mais sa santé décline prodigieusement. Sa conduite est quasi suicidaire puisque dédaignant les avertissements des médecins, il continue de griller ses deux paquets de boyards et liquide tous les soirs sa demi bouteille de whisky. Le 18 mai 1971, il est victime d'une attaque, la première d'une longue série. Il a soixante-six ans et cela va durer neuf ans. C'est la dégringolade. Ce qui ne l'empêche pas de continuer de se livrer à son passe-temps favori : les femmes. Les cinq dernières années de sa vie, il les passe avec une jeune grecque de vingt ans apprentie philosophe, Hélène Lassithiotakis. Il ne peut plus écrire. Il accepte de cesser de fumer mais non de boire. Il ne cessera jamais d'avoir besoin de séduire.

Le 15 avril 1980, Sartre meurt. Le 14 avril 1986, presque six ans jour pour jour après l'homme dont elle aura été la compagne nécessaire, Beauvoir le Castor quitte à son tour cette terre.

Lady Diana ou l'écume des jours...

31 août 1997. Peu après minuit, une Mercedes noire quitte le Ritz. Assis à l'arrière, un couple d'amoureux célèbres traqués par une meute de paparazzi. Direction : les appartements privés de l'homme, rue Arsène Houssaye près de l'Étoile. Le chauffeur s'engouffre, pied au plancher, sous le tunnel de l'Alma. Le tunnel de la mort. Soudain, un bruit effroyable, la Mercedes s'est encastrée sur l'un des pylônes qui jalonnent le souterrain. Une tragédie qui transforme une vie en légende. De la même manière que nous nous sommes sentis orphelins le jour où la balle de Lee Harvey Oswald a tranché le fil du destin de JFK, nous nous sommes sentis orphelins, ce matin-là, en apprenant la mort de Lady D, princesse de Galles, princesse des cœurs.

L'histoire est celle d'une petite aristocrate anglaise qui a grandi à Park House, près de Sandringham, une de ces demeures somptueuses que l'on croit inhabitée parce qu'elle abrite des couloirs recouverts de portraits d'ancêtres qui blasonnent ces familles de sang bleu. C'est le domaine des barons Fermoy dont la descendante, Frances, a épousé l'héritier des Spencer dont le fief s'appelle Althorp House dans le Northamptonshire, mais le couple a choisi de vivre à Park House. Les Spencer ont fait leur fortune au XV^e siècle dans le commerce des moutons. On le sait, l'argent n'a pas d'odeur pour la noblesse anglaise. Jamais un baron français n'aurait avoué ce genre de forfait, leurs homologues Anglais ne nourrissent pas ce genre de complexes. Deux filles sont déjà nées des amours de Johnny et de Frances. Un petit garçon, espérance suprême de la famille, les a suivies

mais il n'a vécu que onze jours. Un an plus tard, Frances, qui espère tant accoucher d'un garçon pour corriger l'erreur de la nature, met au monde le 1^{er} juillet 1971... une fille. Elle s'appellera Diana. Bientôt un garçon, Charles, viendra compléter la fratrie. Diana apprendra vite qu'elle aurait dû naître garçon, ce qui ne va pas l'aider à se sentir aimée comme tout enfant rêve de l'être. Certes, la fillette ne manque de rien : un cadre magnifique, une grande piscine, un parc regorgeant d'oiseaux, des amis et des cadeaux à profusion. Mais Diana ne grandit pas heureuse. Elle a six ans quand Frances et Johnny Spencer divorcent. Elle ne pourra jamais s'enlever de l'esprit qu'elle en est en partie responsable puisqu'elle est née fille. L'arrivée d'un garçon un peu plus tard ne l'exonère pas. Les pas de sa mère quittant la demeure, Diana ne les oubliera jamais. Ils restent gravés en elle comme une cicatrice. Sans doute nombreux sont les enfants de parents divorcés qui finissent par surmonter le drame. Diana n'est pas de ceux-là et elle en souffre plus que ses sœurs, plus que son petit frère Charles. Six ans, c'est l'âge critique pour se sentir abandonné. On n'a plus l'inconscience du tout petit sans avoir acquis la maturité des plus grands. La griffe de l'abandon marque à jamais le cœur sensible de Diana. Le seul moyen d'échapper à ce cauchemar réside dans le rêve. Diana se construit alors un monde où elle dialogue avec sa ménagerie d'animaux en peluche et fabrique dans sa tête des personnages de roman beaux, bons, fidèles et aimants. Devenue adolescente, rien ne changera d'autant plus qu'elle se plonge dans les romans à l'eau de rose de Barbara Cartland qui regorgent de chevaliers servants, de princes charmants et d'amour éternel.

Diana à dix-huit ans est dans sa tête prête à épouser le prince charmant. Un prince charmant qui soit un vrai prince, cela va de soi. Dans ces familles, on s'épouse entre soi, entre gens de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Henri PENSA, *Hortense Mancini*, Alcan, 1935.

Jean Paul DESPRAT, *Madame de Maintenon*, Tempus, 2015.

Françoise CHANDERNAGOR, *L'allée du roi*, folio, 2007.

Jean-Christian PETITFILS, *Le Régent*, Fayard, 1986.

Geneviève CHASTENET, *Pauline Bonaparte*, Jean-Claude Lattès, 1986.

Flora FRASER, *Pauline Bonaparte*, André Versaille, 2011.

Emmanuel de WARESQUIEL, *Talleyrand*, Fayard, 2006.

Karen BLIXEN, *La ferme africaine*, folio, 2006.

Jean-Noël LIAUT, *Karen Blixen*, Petite bibliothèque Payot, 2005.

Louis BOZON, *Marlène Dietrich*, Michel Lafon, 2012.

Gilles PLAZY, *La véritable Marlène Dietrich*, Pygmalion, 2001.

Claudine MONTEIL, *Les Amants de la liberté : l'aventure de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir dans le siècle*,

Édition 1, 1999.

Hazel ROWLEY et Pierre DEMARTY, *Tête à tête : Beauvoir et Sartre*, Grasset, 2006.

Kate SNELL, *Le dernier amour de Diana*, Archip

Du même auteur

- Je suis Thérèse d'Avila*, France-Empire, 2015.
- Akamasoa, rêves d'enfants*, Éditions du Rocher, 2014.
- Je m'appellerai François*, First, 2014.
- Les Vies secrètes de JFK*, First, 2014.
- L'Aventure du père Pedro*, Éditions du Rocher, 2013.
- L'Histoire de France en 80 lieux*, Éditions du Rocher, 2012.
- Sexe, mensonges et politique*, L'Archipel, 2012.
- Les Borgia*, Pascal Galodé Éditions, 2011.
- Petites Leçons de bonheur avec l'Abbé Pierre et sœur Emmanuelle*, Jean-Claude Gawsewitch, 2011.
- Les Trois Princesses de Monaco*, L'Archipel, 2011.
- Les Amours de l'Histoire de France*, vol. 3, Alphée, 2011.
- Les Amours de l'Histoire de France*, vol. 2, Alphée, 2011.
- Les Amours de l'Histoire de France*, vol. 1, Alphée, 2010.
- La Manufacture des ânes*, L'Archipel, 2010.
- Ingrid Betancourt, les pièges de la liberté*, Archipoche, 2010.
- Il nous a tant aimés, les dernières années de l'Abbé Pierre*, Albin Michel, 2009.
- Parents, sauvez vos enfants... et l'école avec !*, Avec Yves Dalmau, Albin Michel, 2008.
- Les Nouveaux Rois mages*, Hors Collection, 2008.
- Fac, le grand merdier*, Anne Carrière, 2007.
- L'Abbé Pierre, une vie*, Éditions n° 1, 2006.
- Sœur Emmanuelle, la biographie*, Anne Carrière/Robert Laffont, 2006.
- Un bébé, s'il vous plaît ! Démons et merveilles de la*

procréation assistée, Anne Carrière, 2004.

Les Guérisons miraculeuses, enquête sur un phénomène inexplicable, Plon, 2002.

Sœur Emmanuelle, secret de vie, Anne Carrière, 2000.

Caligula, avec Paul-Jean Franceschini, France Loisirs, 2000.

Poison et volupté, avec Paul-Jean Franceschini, Pygmalion, 1999.

Les Dames du Palatin, avec Paul-Jean Franceschini, Pygmalion, 1999.

Les Mystères de Rome, Plon 1997.

Abbé Pierre. Mes images de bonheur, de misère et d'amour, Fixot, 1994.

Sœur Emmanuelle, l'amour plus fort que la mort, Fixot, 1993.

Bob Denard, le roi de fortune, Éditions n° 1, 1992.

L'Abbé Pierre, 40 ans d'amour, Éditions n° 1, 1992.

L'Abbé Pierre, l'insurgé de Dieu, Éditions n° 1/Stock, 1989 ; Archipoche, 2012.